

GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture : 1o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3o. Ils écriront au moins une page de leur propre composition et dans leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance ; ceci est essentiel, car nous trouverons là une garantie de la bonne foi de nos correspondants. 4o. Ils feront connaître le nom auquel nous devons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir ; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

Qu'on veuille bien se rappeler qu'un abonnement ne donne droit qu'à une seule analyse.

Nos correspondants sont priés de nous faire rapport de la justesse de nos analyses. Ces rapports ne seront livrés à la publicité qu'avec la permission des correspondants.

Voici quelques échantillons des nombreuses lettres que nous recevons en réponse sur la justesse de nos analyses :

St Placide P. Q., 26 Mars 1889.

M. le professeur Marc Say,

LA VIE ILLUSTRÉE.

Cher Monsieur,

J'avoue que dans l'analyse de mon écriture vous ne vous êtes pas trompé ; tout ce que vous avez écrit, cela me ressemble. Succès complet.

Bien à vous,

M. C. DUBREUIL.

Ste Marie Beauce, 28 Mars 1889.

M. le professeur Marc Say,

LA VIE ILLUSTRÉE.

Cher Monsieur,

C'est avec plaisir que je me rends à votre désir de vous faire rapport de la justesse de l'analyse de mon écriture, que vous avez publiée dans le numéro de samedi dernier. Je ne vous cacherais pas que quand mes yeux sont tombés sur le nom que je vous indiquais pour me répondre, un sourire d'incrédulité a paru sur mes lèvres, mais qu'il s'est effacé aussitôt pour faire place à un intérêt sérieux, car je dois vous dire que vous ne vous êtes nullement trompé.

Je dirai avant de finir que si toutes les analyses que vous avez faites sont aussi justes que la mienne, vous êtes réellement un savant, et devez comme à moi, faire naître, dans l'esprit de tous vos lecteurs, le désir d'une analyse et de vous faire de nombreuses questions.

Mes sincères remerciements et veuillez me croire.

Votre bien dévoué,

DAVILA DALLAIRE.

Pointe au Pic, 28 Mars 1889.

M. le professeur Marc Say,

LA VIE ILLUSTRÉE.

Cher Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de la bonne analyse de mon écriture, elle est juste.....

Tant qu'à cette phrase qui termine votre analyse : " Votre lettre n'indique pas seulement votre caractère, mais contient aussi votre histoire... Je n'ose pas en dire davantage. Le tout respectueusement." Je vous prie, monsieur, de me dire privément ce que vous pensez ; je vous en serais reconnaissant.

CAROLINE N**.

N.B.—Comme mes analyses, me donnent une somme énorme d'ouvrage, je ne puis entretenir privément, c'est-à-dire en

dehors des colonnes du journal, aucun correspondant. Je ne ferai jamais d'exception à cette règle. Pardonnez-moi de ne pouvoir me rendre à votre désir.

Autre remarque : Dans votre analyse, je n'avais pas précisé comme j'ai l'habitude de le faire. Je trouvais bien étonnant qu'un caractère comme le votre puisse porter une tête blonde. Ces croches remarquables dans votre écriture ne m'ont jamais trompés.

St Lin P. Q., 28 Mars.

Monsieur,

Je dois acquiescer à la demande que vous me faites de vous renseigner sur le résultat de l'analyse de mon écriture.

Je dois vous dire qu'à ma grande surprise, l'analyse a été juste et vraie sous tous les rapports. Je dois, cependant, excepter le mot *charmante* que vous avez employé dans votre définition, plutôt, je pense, par courtoisie qu'autrement.

Sans douter de votre talent en graphologie, je ne pouvais croire à un résultat aussi parfait que celui dont vous avez fait preuve en cette circonstance. Je vous félicite beaucoup de votre talent, vous continuerez à l'exercer, sans doute, pour l'avantage de vos lectrices qui devront, comme moi, l'apprécier dans sa juste valeur.

En terminant, je dois vous remercier, et en même temps vous faire mes excuses d'avoir manqué d'égard en ne vous envoyant pas ce résultat sans qu'il me soit demandé.

Veuillez croire à la sincérité des vœux que je forme pour votre succès dans la publication de *La Vie Illustrée*.

Votre humble servante,

ALIDA LECLAIR.

FLORIAN, Montréal.—Plutôt brun que châtain, avec cheveux et yeux noirs ; taille moyenne, allure vive, dégourdie ; intelligent et instruit, mais un peu fantasque. Bon cœur, mais mauvaise tête. Orgueilleux, prompt et passionné. Physique très intelligent, mais qui ne plaît pas à tout le monde, à cause de *certain air moqueur*. Etudiez probablement une profession libérale et ferez votre chemin, par votre audace et votre intelligence.

A. E. A., Bic.—Joli petit diable, très bien élevé, au frais minois, à la figure constamment réjouie et très riieuse et ricaneuse, au teint ni blanc, ni noir, ni blond, ni roux, ni rouge, mais d'une nuance composée d'un peu de toutes ces couleurs ; taille svelte et élégante. Capricieuse à ne pas toujours savoir ce qu'il vous faut, excepté toutefois, sur la question du mariage.

Esprit perspicace et incrédule, très bonne instruction et grand cœur, mais fait pour aimer capricieusement. Caractère énigmatique, mais tout à fait adorable pour celui qui saura vous comprendre.

Enfin, moi qui me targue de connaître le monde, je vous déclare charmante.

V. H.*** Montréal.—Châtain foncé, yeux bruns foncés, taille assez forte, pour votre âge ; allure sage et éducation bonne. Caractère ferme et décidé, et bon cœur. Aimez à vous instruire et ferez votre chemin dans les affaires ; suivez le commerce, car vous semblez y avoir des aptitudes, ce que vous ne paraissez ignorer. Continuez à lire les journaux, vous y puiserez tous les renseignements utiles à l'homme d'affaires et de progrès.

IMELDA H., Montréal.—Il faut vous abonner. Vous comprenez qu'autrement, j'aurais à chaque semaine des milliers de correspondants ; le journal ne pourrait contenir toutes ces analyses.

HENRI HELLO.—Brun, de forte taille, énergique, instruit. Homme de beaucoup d'ordre, possédant des notions commerciales assez étendues. Etes dans le commerce et vous réussissez. Physionomie sympathique et bon caractère.

V. P. S., Pontiac.—Votre écriture grande, régulière, soigneusement formée, démontre l'habitude de l'enseignement, et vous devez ou avez dû enseigner. Vous êtes de taille pas très haute, mais assez forte et bien proportionnée. Caractère sérieux, réfléchi, résigné et très grand cœur. Teint châtain et cheveux bruns foncés. Assez instruite et curieuse, mais réservée. Avez le désir de connaître. Le cœur assez tranquille.

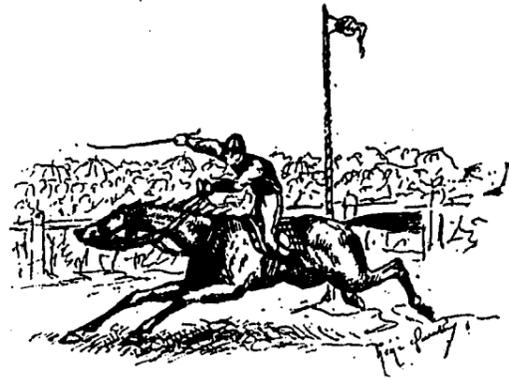
GEORGE, Beauharnois.—Plutôt blond que brun, cheveux châtain clair, taille assez haute, mais peu forte, allure vive, affairée. Esprit porté vers les affaires. Caractère droit et assez sérieux pour votre âge. Beaucoup d'ordre et d'audace, vous ferez un homme d'affaires supérieur. Vous vous occupez beaucoup d'écritures en comptabilité. Physionomie des plus sympathiques et type du *young gentleman*.

LA VIE ILLUSTRÉE

Une nouvelle publication littéraire, humoristique et de sport, vient de paraître à Montréal, portant le titre ci-dessus. C'est un journal hebdomadaire de seize pages et bien agencé. Il suffit de mentionner les noms de MM. H. Berthelot, écrivain humoristique, Léon Famelart, chroniqueur, et W. A. Grenier, directeur-gérant, pour assurer le public sur la valeur de cette publication.

—La Lyre d'Or.

ECHOS DU SPORT



TURF

Il est question d'une grande course entre Harry Bethune et H. Johnson, de St. Louis. L'enjeu serait de \$2,500. La course aurait lieu à San Francisco.

**

On raconte qu'il existe, à la Trinidad (Antilles) un certain Henry M. Pollard, dont l'agilité serait phénoménale.

Ce cheval humain aurait, s'il faut en croire les dépêches, parcouru 100 verges en huit secondes !

Il est, dit-on, en route pour New York, où il prouvera ses capacités.

Si cette nouvelle n'est pas un simple canard, je conseille aux Bethune, aux Shenill et aux Johnson de faire attention à leurs lauriers, car ils leur seraient rapidement enlevés.

**

LE BASE-BALL.

Faire le tour du monde, dépenser environ trente mille piastres pour montrer aux Australiens, aux Asiatiques et aux Européens le jeu national de son pays, voilà bien une idée qui ne pouvait germer que dans la cervelle d'un Américain !

C'est ce qu'ont fait les deux équipes de *base-ball* : "Chicago" et "All America". Parties au milieu de novembre, en caravane de vingt-trois, sous la direction de MM. Spalding et Leigh Lynch, après avoir fait leurs adieux au président Cleveland, elles ont opéré successivement à Honolulu devant le roi Kalakaua ; à Melbourne, à Sydney, à Calcutta, à Bombay, à Colombo, au Caire, à Naples, à Rome. Bref, on les a vues partout comme le Brésilien de Meilhac et Halévy—avec cette différence qu'elles ne poursuivaient pas une femme, mais une idée. Ces nouveaux missionnaires prêchent simplement l'amélioration de la race humaine par les exercices en plein air... Et leur apostolat, qui se traduit en agissements et non en paroles, leur a valu, en tous lieux, un accueil des plus bienveillants.

Tout pays qui se respecte doit avoir son délassement particulier : les Anglais avaient le cricket et les Canadiens la crosse. Les Américains créèrent le *base-ball*, se jurant *in petto* qu'ils arriveraient un jour à détrôner l'un et l'autre. Et avec cette ténacité qui caractérise leur race, ils ont su faire d'un simple jeu un sport nouveau, un art véritable, demandant des qualités extraordinaires de vitesse, de précision, de coup d'œil. Aujourd'hui, le plus petit bourg des United-States a son club de *base-ball* : partout où l'on peut trouver une pelouse un peu vaste, on y installe une partie et les parcs ainsi que les jardins sont envahis du matin au soir par des *batsmen* s'obstinant à renvoyer la balle.

Quand arrive l'époque des championnats de la grande lutte pour la suprématie entre les 16 clubs de la Ligue et de l'Association—dont la rivalité éclipsait en ardeur celle des Montéguts et des Capulets—le *base-ball* devient du délire, de la frénésie... Dans les villes où les *matches* se jouent, les boutiques sont fermées et les rues désertes ; tout le monde—hommes, femmes et enfants—afflue dans le parc où se décide la partie, et le lendemain les journaux publient des colonnes où sont décrites les phases et les péripéties de la bataille. Et cela dure deux mois.

A Chicago (le berceau du jeu de *base-ball*), la Bourse—qui fait la cote des céréales du monde entier—ferme de bonne heure pour permettre à MM. les courtiers d'assister à la joute, sans se préoccuper de la perturbation qu'amène inévitablement cette clôture hâtive. La formule